

lure d'Oreste, ni serpents, ni couleuvres, ni vers d'aucune sorte? Non, n'est-ce pas?

Ces serpents qui sifflent sur la tête d'Oreste, ce sont des serpents de fantaisie que vous ne distinguez à travers ses beaux cheveux bruns, ou blonds, que par les yeux doux et puissants à la fois de l'imagination.

Eh bien! j'imagine que c'est de la sorte qu'il faut aussi envisager le petit mousse qui se plaint au haut de son mât.

D'abord, mon cher Blain, tout chanteur qui sait vivre et respecte son public, ne monte jamais sur les planches qu'en jolie toilette de soirée. Vous le savez mieux que moi, vous qui êtes un de nos meilleurs amateurs, et plus qu'un amateur, un artiste d'un beau et rare talent. Or, habillé de la sorte, le mousse, quelle que soit sa taille, ne peut vous donner d'illusions, — que si par son chant il parle à votre imagination.

Sans cela, il faudrait appliquer à la chanson les procédés matériels appliqués à l'art dramatique, et surtout à la féerie. Il faudrait un navire, avec des mâts, des cordages, un équipage complet, rien que pour permettre à M. le Mousse de demander à Madame sa mère ce qu'elle a fait de son pauvre petit,

Pour monter: *Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre, etc.*, ou toute autre chansonnette plus ou moins mélancolique, ou plus ou moins gaie, il faudrait presque autant de frais de décors que pour monter la *Biche au Bois*, *Cendrillon*, la *Belle au bois dormant*, ou la *Belle aux cheveux d'or*.

Hormis toutefois que pour soupiner la plainte du mousse, par exemple, on eût recours au procédé découvert, il y a déjà quelques années, par le vaudevilliste Alhoy.

Marc-Fournier rapporte que Maurice Alhoy ayant imaginé une pièce féerie, s'en alla l'offrir à Harel. Celui-ci, qui avait plus de bonne volonté que de cordages, lui promit de jouer sa pièce, à condition qu'elle ne coûterait pas un centime de mise en scène.

— Mon ami, lui dit le vaudevilliste, cela se trouve à merveille, je n'ai absolument besoin que d'une toile de fond peinte en vert.

— Bah! répondit l'autre, et tous ces changements à vue qui terminent les tableaux?

— Je les ferai moi-même.

— Et ces grottes, ces jardins, ces forêts?

— Je les dessinerai.

— Et l'Alhambra?

— Je le bâtirai.

— Sans toiles et sans décorateurs?

— Sans toiles et sans décorateurs.

— Alors vous avez plus de génie que je n'en aurai jamais!

— C'est beaucoup dire, mais c'est possible.

Le jour de la représentation, on exécuta une belle ouverture et on leva le rideau. Sur la toile du fond, peinte en vert, l'auteur avait écrit à la craie blanche: *Ceci représente un délicieux jardin émaillé des fleurs les plus rares et de statues de marbre.*

Puis on joua le premier acte.

Pour le second acte, l'auteur effaça le jardin et écrivit: *Ceci est le palais de la comète à trois queues, bâti de diamants et de rayons de soleil.*

Il n'y avait toujours qu'une chose pour représenter et la comète à trois queues, et les diamants, et les rayons de soleil: l'éternelle toile de fond, peinte en vert.

Supposez maintenant que le grand gaillard qui a si fort agacé les nerfs à mon ami Blain, en soupinant la plainte du mousse, eût affiché sur sa poitrine, ou sur son ventre, ces simples mots, écrits sur une pancarte verte: *Ceci représente un petit mousse de douze ans, mélancolique et sombre, ne se fut-il pas mis à labri de tout reproche et de toute ironie, pour l'avenir?*

Néanmoins je dois à la vérité de faire connaître que l'innovation de Maurice Alhoy n'eût pas tout le succès espéré. Le public parla de jeter les banquettes sur la scène. On redemanda l'auteur avec des cris de paon, mais l'auteur eut la modestie de s'esquiver escorté de douze garçons machinistes.

Mon Dieu, ne sait-on pas que tous les grands inventeurs ne recueillent que l'ingratitude.

Est-ce qu'on n'a pas quêté sur les bateaux américains pour les enfants de Fulton?....

Maintenant, M. Blain n'aime guère la plupart des romances et des chansonnettes que soupirent entre eux les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, en route pour le pays du *Tendre*. — A dire le vrai, romances et chansonnettes ne valent pas le diable, en général. Mais, bah! faut-il faire attention à cela. Il est clair, par exemple, que dans le cercle des délégués, on se plaira d'avantage à entendre:

*Es-tu content, mon Colonel?*

que:

*Ce soir, au bal qu'elle était belle!*

Mais il y a aussi le cercle des non-délégués pour lesquels tout est bon, pourvu que l'on chante le doux mal d'aimer. Il sourient à l'amour vrai, à l'amour constant, à l'amour éternel; ils n'ont pas encore parcouru le chemin de celui qui chante avec Heine:

« Séduit par un rêve insensé, je t'ai quittée autrefois, ma mère; je voulais aller jusqu'au bout du monde, et je voulais voir si je trouverais l'amour, impatient de l'embrasser d'une étreinte ardente.

« J'allais donc cherchant l'amour dans toutes les rues; j'étais dans des mains suppliantes devant chaque porte, et je mendiais partout un peu d'amour. — Mais partout on m'accueillait avec un sourire moqueur, et je ne récoltais que la haine.

« Et je m'égarai de plus en plus à la recherche de l'amour, toujours de l'amour; mais cet amour, hélas! je ne le trouvai jamais, et je revins sous le toit paternel, l'âme et le corps malades.

« Mais, au moment où j'allais franchir le seuil, tu t'élanças à ma rencontre, chère mère! et ce que alors je vis briller dans tes yeux, ah! c'était cet amour, ce doux et profond amour si longtemps cherché.

Mettez en vers Français cette traduction de l'Allemand, mon cher Blain, et faites de la bonne musique sur vos vers, et nous aurons une belle chanson de plus pour nos salons.

Mais ce n'est pas assez de cette moitié de sonnet allemand, il faut que je vous serve à présent une chanson russe. — L'auteur suppose que la femme d'un fonctionnaire berce son enfant dans ses bras.

« Dors, vaurien, pendant que tu es inoffensif! — Do, do, l'enfant, do.

« La lune couleur de cuivre répand mystérieusement sa lumière sur ton berceau. — Ce n'est pas une histoire en l'air que je veux te dire, je vais chanter la vérité. — Toi, ferme les yeux. Do, do, l'enfant, do.

« Toute la province est dans la joie à la nouvelle qui vient de se répandre: — ton père, coupable de tant de méfaits, vient enfin d'être cité en justice. — Mais ton père, gredin corrompu, saura se tirer d'affaire. — Dors, vaurien, tandis que tu es honnête. — Do, do, l'enfant, do.

« En grandissant, tu apprendras à apprécier le nom de chrétien, — tu achèteras un habit de scribe et tu prendras la plume. — Tu diras avec hypocrisie: « Je suis honnête, je suis pour la justice! » — Dors, ton avenir est assuré. — Do, do, l'enfant, do.

« Tu aura l'apparence d'un grave fonctionnaire et tu seras coquin dans l'âme. — On te reconduira jusqu'à la porte, puis on fera derrière ton dos un geste de mépris. — Tu apprendras à courber l'échine avec grâce. — Dors, vaurien, tandis que tu es innocent. — Do, do, l'enfant, do.

« Quoique doux et peureux comme un mouton, et peut-être bête comme lui, — tu sauras arriver en rampant à une excellente place, sans te laisser prendre en faute. — Dors, tandis que tu sais pas voler. — Do, do, l'enfant, do.

« Tu achèteras une maison à plusieurs étages; — tu atteindras un haut grade, et deviendras un grand seigneur, un noble! — Tu vivras longtemps, entouré d'honneurs, et finiras ton existence en paix. — Dors, mon beau fonctionnaire. — Do, do, l'enfant, do.

N'est-ce pas là un bel échantillon de la littérature russe!... Aristophane n'était pas plus ironique.

C. T.

#### MOURIR!

Je contemplais un soir l'uniforme lincoln.  
Que l'hiver a jeté sur la nature en deuil,  
Je cherchais vainement la brillante parure  
Dont se parent les champs au temps de la verdure,  
Je cherchais des moissons, des feuilles aux forêts  
Des oiseaux dans le ciel, des fleurs... et je rêvais....  
Et je rêvais qu'un jour comme une fleur féerie,  
Au souffle de l'hiver disparaîtrait ma vie;  
Qu'il faudrait renoncer aux rêves de bonheur  
A ces rêves si doux que caresse le cœur...  
Qu'il me faudrait quitter à ce moment suprême,  
Pays, famille, amis, tout ce qu'ici l'on aime....  
Qu'il me faudrait mourir... et mon cœur frissonna....  
Lorsque, vers moi, soudain, un ange s'avança;  
Son aspect était doux, il semblait devoir dire:  
« J'apporte le bonheur. » Un bienveillant sourire  
Donnait à son visage un charme saisissant,  
Ses deux ailes d'azur causaient en s'agitant  
Comme un daffur léger qui chassait la tristesse;  
Dans son oeil un peu grave on lisait la tendresse.  
C'était un des esprits que Dieu dans sa bonté  
Créa pour secourir la triste humanité. —  
« Cesse de t'arrêter à de vaines alarmes,  
La mort, et son regard, mortel, a peut-être ses charmes. »  
Dit-il, et son regard me désigna les cieux  
Sur cet ange divin, je reposais mes yeux; —  
« — Toi qui viens consoler ma secrète souffrance,  
Lui demandai-je alors, serais-tu l'Espérance? »  
Il dit en souriant: — L'Espérance est ma sœur.  
L'Espérance est ta sœur, es-tu donc le bonheur?  
Toi dont la voix soupire une douce harmonie.  
— Je suis l'ange, dit-il, qui des rigueurs du sort  
Console les humains, je m'appelle la mort.  
— Toi, tu serais la mort, je la croyais horrible,  
On disait son oeil cave et son regard terrible,  
Et pourtant devant toi mon cœur n'a pas troublé,  
Un rayon du soleil en mon âme a brillé,  
Ton voile blanc ressemble à ceux dont sont parées  
Au jour de leur hymen les jeunes fiancées.  
La mort, j'en aurais peur, toi je voudrais t'aimer,  
Non, tu n'es pas la mort, et tu veux m'alarmer,  
Car la mort comme toi ne pourrait pas sourire,  
— « Erreur, Pêtra fatal que tu viens de décrire  
« Ce fantôme hideux, crois moi, n'est pas la mort  
« C'est un ange maudit qu'on appelle: *Remord*,  
« Effroi des criminels, ce génie implacable  
« Se présente toujours au chevet du coupable;  
« Des tourments de l'enfer sinistre précurseur  
« Il apporte au mourant la rage et la terreur.  
« Mon voile est blanc, dis-tu, — je suis la fiancée  
« Vers qui ton âme aspire, ici bas délaissée  
« Viens à moi, mon regard sourit aux malheureux,  
« Qui s'endorment dans mes bras, s'éveille dans les cieux. »

JULIA.

Le journal de Québec qui est ordinairement très-grave s'est permis de faire une plaisanterie. Il faut la reproduire pour encourager notre confrère à y revenir.

#### « VINGT ANS EN ARRIÈRE. »

« Notre bonne ville rétrogradait, hier, de vingt grands pas, et était toute surprise de s'éveiller comme en plein milieu de ce bon vieux temps, regretté des porteurs d'eau, où les citoyens avaient l'avantage d'acheter, à petites mesures, le liquide par excellence. Grâce à la rupture d'un tuyau de l'aqueduc, nous avons eu le plaisir — un peu coûteux — de revivre dans le passé et de contempler nos rues avec leur ancienne physionomie.

C'était un assez singulier spectacle, partout dans nos rues, circulaient des traîneaux chargés d'un tonneau orné de seaux et de chaudières. Les porteurs ou les vendeurs d'eau marchaient lentement, offrant leurs marchandises. Sur le seuil de chaque maison, se montraient, à l'heure du pot au feu, des ménagères à l'air inquiet, jetant aux quatre vents du ciel ce cri: *Water! l'eau!* (un étranger ignorant la cause de ces cris, s'imaginait qu'il s'agissait de la bataille de Waterloo.) Partout des discussions s'engageaient, les cochers transformés en industriels d'un nouveau genre débattaient le prix avec les ménagères, épâtées de voir l'eau devenue tout-à-coup d'un prix si élevé.

Ces braves porteurs d'eau se sentaient les maîtres de la position et aussi non-seulement ils usaient mais abusaient de leurs droits. Comme toujours dans la vie, ce qui cause le malheur des uns fait le bonheur des autres; aussi, pénétrés de ce principe, ils voulaient arriver d'un bond à la fortune. A une certaine heure de la journée, l'eau était d'un prix fou.

Elle était plus chère que la bière et menaçait de faire concurrence au whiskey.

« Déjà les sociétés de tempérance s'alarmèrent: on craignait le triomphe de l'ivrognerie, et les buveurs d'eau étaient au désespoir. Par contre, la joie régnait sur toute la ligne dans le camp des amis de la dive bouteille. « Enfoncée l'eau, criaient-ils, vive le gin. » Cette cherté de l'eau avait bien d'autres effets, et quelqu'un, qui est doué d'un esprit d'observation, croyait remarquer une teinte plus foncée sur la figure de plusieurs de ses voisins, — habitants d'un quartier où il avait été impossible de se procurer le liquide indispensable.

« Cette disette d'eau a bien eu d'autres résultats. On craignait que le feu ne profitât de l'absence de son ennemi pour nous rendre une visite de jour de l'an. Aussi, presque tous ceux qui ont le malheur d'être propriétaires ont-ils passé la nuit blanche, à faire le guet. Le moindre coup de sonnette prenait à leurs oreilles le son de la cloche d'alarme et les faisait courir dans la rue.

« Et dire que nous devons souffrir de ces inconvénients pendant huit jours! Nous en serions morts, bien sûr. Heureusement, l'eau coule à plein robinet, aujourd'hui. Il semble que son retour soit une espèce de fête, et que nous ne pourrions vivre sans l'aqueduc, tant il est vrai qu'il faut être privé d'une chose pour en connaître tout le prix. »

Le *Canadien* reproduit du *Times* et du *Pall Mall Gazette* de Londres deux phrases qui nous intéressent, et fait quelques commentaires. Nous publions le tout afin de mettre nos lecteurs en état d'apprécier toutes les opinions. Voici l'article du *Canadien*:

Le *Times* de Londres du 5 janvier dit:

« L'Angleterre désire, par des concessions équitables et par une franche compensation, régler ces folles querelles qui tendent à aliéner deux grandes nations alliées par le sang et les sympathies. »

Si l'on rapproche ce langage du grand journal de Londres, avec les concessions qu'a toujours faites l'Angleterre, dans le passé, en faveur des États-Unis, et toujours au détriment du Canada, comme dans le traité d'Ashburton, par exemple; si l'on pense à la défense que vient de faire le cabinet britannique aux ministres canadiens, de ne plus saisir aucuns vaisseaux pêcheurs américains, ainsi qu'à la censure que le gouvernement d'Ottawa vient de recevoir au sujet de sa conduite dans le Golfe, on peut se faire facilement une idée de la protection sur laquelle le Canada doit compter dans l'avenir. Il est évident que notre mère-patrie traite son enfant, comme un enfant terrible qu'elle veut chasser absolument de sa maison, dans la peur qu'elle a qu'il y mette le trouble ou le feu.

Le *Pall Mall Gazette* de Londres, l'organe de la diplomatie britannique, s'exprime comme suit:

« Le côté faible de la position du gouvernement anglais n'est pas celui que le président des États-Unis devrait choisir pour nous attaquer. Il devient de plus en plus manifeste que quand nous avons établi la Puissance du Canada, nous avons fait une démarche dont nous n'avons pas encore complètement compris les conséquences sérieuses. »

Ce journal exprime ensuite le regret que l'empire britannique soit tenu responsable des effets de l'action politique de la Puissance du Canada et il ne considère pas comme sage, la conduite de l'Angleterre vis-à-vis des plaintes et des prétentions des États-Unis.

Le *Pall Mall Gazette* est l'un des premiers organes du peuple anglais, tout comme le *Times*. Que veut dire ce langage d'abandon qui vient de partout? Que veut dire plutôt ce langage de reproches vis-à-vis du Canada?

#### LES VOYAGES EN BALLON.

La *Gazette de Cologne* fait le récit de la descente d'un ballon parti de Paris et qui a touché terre à Sinn, dans la province de Nassau, en Prusse. Ce ballon est sans doute le même dont on avait signalé le passage au-dessus de Mézières, se dirigeant vers la Belgique. Le ballon, qui avait une hauteur de 80 pieds et un diamètre de 40 pieds, s'est abattu dans une clairière. Une trentaine d'ouvriers de la fabrique de machines Doring étaient accourus, mais déjà les deux Français qui montaient le ballon avaient coupé la corde qui retenait la nacelle; le ballon reprit son essor et disparut. Les voyageurs et les objets que contenait la nacelle tombèrent aux mains des ouvriers. La valise qui contenait les lettres avait déjà été jetée par-dessus bord et s'était ouverte, mais on recueillit les milliers de lettres pour les remettre entre les mains des autorités. Deux autres valises avaient été jetées pendant le voyage.

Les voyageurs avaient quitté Paris à 4 heures du matin, mais, à cause du brouillard, ils ne reconnaissaient plus la direction du ballon ni le lieu où ils se trouvaient: ils furent très surpris en apprenant qu'ils étaient en Prusse.

On écrit d'Adenau, dans l'Éifel (Province Rhénane), que le 15 du mois dernier, vers midi, un garde forestier, qui travaillait avec des ouvriers dans la forêt de Kempenich, a pu saisir un ballon monté par trois personnes, qui flottait à la hauteur des arbres et s'empara de l'un des passagers. Les autres s'échappèrent en coupant les cordes qui pendaient de la nacelle. Le prisonnier déposa que le ballon était parti le matin même de Paris à huit heures. On croit que le ballon, momentanément arrêté à Adenau, est le même que celui qui est définitivement tombé à Herborn, près de Dillenburg, le même jour, à une heure de relevée. Les deux voyageurs que transportait de dernier ballon et qui étaient en uniforme d'officier, ont été enfermés à Ehrenbreitstein.

L'aréonaute Boiller, parti de Paris le 24 novembre, et entraîné par les vents à Christiania (Norvège), vient d'arriver à Bordeaux.

La vitesse de la marche de son ballon, *Ville-d'Orléans*, était de 50 lieues à l'heure; ainsi, parti de Paris à onze heures quarante minutes du soir, il atterrissait, à deux heures quarante minutes de l'après-midi, après un parcours d'environ 750 lieues, avec une hauteur moyenne de 2,700 mètres, minimum de 4 mètres, et une hauteur extrême de 4 mille 500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

M. Roiller se loue de la manière la plus chaleureuse de la réception admirable de sympathique enthousiasme pour la France qu'il a rencontrée en Norvège. L'autorité et les populations lui ont témoigné, comme Français, des sentiments de dévouement dont il a été profondément pénétré et reconnaissant. Il a reçu, pendant les deux jours qu'il a passés à Christiania, une somme considérable pour nos blessés militaires.